

C'était une belle soirée de l'été finissant. L'un de ces étés, fréquents depuis quelques années, que l'on peut qualifier de caniculaires. De ceux qui, malgré la brise marine, vous cloîtent derrière les volets clos une partie de l'après-midi.

Après le bain du matin et les emplettes habituelles au marché du village, ils avaient déjeuné en famille sous la tonnelle envahie par un solanum bleu odorant dont l'ombre bienfaisante était parsemée de clartés. Puis ils avaient fait une sieste, et étaient partis avec leurs vieux « clous » à la plage, derrière le petit bois de Trousse-Chemise. Ils adoraient ces balades sur les pistes désertées par les vacanciers dans les odeurs de résine chaude et de varech en décomposition. Ce coin, c'était toute son enfance à lui et elle avait été conquise par le charme des lieux et surtout par le rythme que

l'on adoptait en passant le pont, l'art de ne rien faire, juste respirer, pédaler, pêcher, se baigner. Cette île, devenue une presqu'île par le vouloir des hommes, avait su garder ce côté insulaire, loin du vacarme, surtout quand on était à son extrême nord-ouest et, même si elle était envahie à certains moments, elle retrouvait dès fin août sa beauté tranquille et sa sérénité.

Ils avaient trempé leurs pieds dans ces petites baignoires d'eau de mer qui se forment entre sable et rochers à marée basse, avaient ri aux éclats en s'aspergeant de l'eau tiédie par le soleil. Puis ils avaient marché sur le banc du Bûcheron, contemplant les châteaux de sable et s'amusant des bandes d'enfants qui prenaient très au sérieux ces constructions éphémères, pariant qu'elles résisteraient aux assauts des vagues quand celles-ci recouvriraient la langue de sable.

La plage était vide, juste quelques grands-parents surveillant les enfants en ces derniers jours de vacances. Des pêcheurs préparaient leurs lignes car le début de la marée montante était le bon moment pour s'installer. Vincent avait marché vers la Patache et s'installerait pour pêcher dans la zone de vase et de courant maximal, là où la mer s'engouffre puissamment dans le Fier d'Ars. Il avait fait des pêches

miraculeuses ici, mais il était devenu rare qu'un bar de taille réglementaire morde à l'hameçon.

Elle, de son côté, avait longé le rivage sur le sable sculpté d'une multitude de petites vaguelettes qui ornent la plage à marée basse, en ouvrant grand les bras, comme pour aspirer l'air du large et le bonheur de l'instant. Puis elle était allée se baigner pendant que Vincent actionnait son lancer. Elle s'était retournée pour le contempler de loin et avait fermé les yeux un instant, comme on appuie sur le clic d'un appareil photo pour immortaliser la scène. Puis elle avait repris sa marche. Elle se sentait vivante, belle, libre. Elle entra dans l'eau au bout de la pointe du banc du Bûcheron, à l'endroit où le courant qui emplît le Fier offre un massage apprécié des baigneurs et fait pousser des cris à ceux qui se risquent à y nager à contre-courant, tant il est difficile de lutter contre.

De temps en temps il levait le nez et surveillait qu'elle ne se laisse pas emporter trop loin par ce courant puissant quand la marée s'inverse, avec lequel tout le monde joue et que l'on appelle ici le « Mao ».

Un couple comme un autre.

Tout en avançant doucement dans la mer, d'un pas lent qu'elle avait choisi, elle luttait contre le flux pour y résister, charpentée, forte.

Arrivée tout au bout de la pointe, là où la mer

tourbillonne, elle se lança un défi : le pied droit bien ancré dans le sable pour résister au puissant courant de l'eau, elle souleva lentement sa jambe gauche en faisant glisser le pied sur la face interne de sa cheville, puis son mollet droit, jusqu'au milieu de la cuisse où il se positionna fermement, tandis que les bras s'élevaient latéralement et que ses deux paumes face à face se rejoignaient devant sa poitrine. Puis elle fixa un point imaginaire à l'endroit où la vague se brise, respira en cherchant à remplir et vider son ventre et sa poitrine de cet air chargé d'iode et de sel, et resta ainsi sur une jambe, dans la posture dite de l'arbre, oubliant tout pour se concentrer sur l'équilibre et l'harmonie du monde, résistant à la force naturellement déstabilisatrice du «Mao».

Il l'aperçut, en équilibre dans l'une de ses asanas préférées, et sut qu'elle était en accord avec la nature qui l'entourait. Un grand élan amoureux l'envahit : cette femme, qu'il avait choisie six ans plus tôt, ne cessait de le séduire par son indépendance, son originalité, sa force tranquille. Rester droite et stable sur un seul pied, dans une posture de méditation, justement au seul endroit où le commun des mortels a du mal à résister sur ses deux pieds aux forces motrices invincibles ! C'était tout elle !

Il prit soin de s'arrêter sur ce moment, dégustant

avec application ce qui, pour d'autres que lui, pouvait paraître si banal. Lui, savait que chaque instant était cadeau. Il savourait religieusement la préciosité du bonheur, l'attachement profond qu'il avait pour cette femme, la concordance de leur énergie et la mystérieuse alchimie de leur entente.

Ils venaient de faire l'amour dans la maison familiale de l'île de Ré qu'il adorait, où ils partageaient avec ses parents, comme chaque été, quelques jours de vacances. Elle était au centre du village : une petite maison, pressée contre les autres, avec de grosses pierres posées sur les tuiles pour éviter qu'elles ne s'envolent aux premières tempêtes, bâtie en pierres calcaires maçonnées en retrait et envahies de lichens, de sédum âcre, de giroflées des murailles, ravenelles, mufliers et folles avoines décolorées par le soleil que le vent semait au hasard de sa course. Au bout d'un chemin bosselé, cette maison humble et discrète témoignait de ceux qui y habitaient autrefois, qu'on appelait les paysans de la mer. De ceux qui vivotaient d'une pêche de proximité dans les écluses à poisson, du peu de blé qui faisait tourner les moulins, des vignes engraisées par le varech ramassé sur la plage dont on tirait une piquette buvable, du sel que l'on récoltait dans les marais salants sous la quichenotte, avec les longues pelles et la complicité des ânes en

culotte. Ce n'était donc pas la richesse, à peine une autarcie honorable. Alors, le soir venu, on se groupait autour de la table près du fourneau, dans la pièce du bas qui servait aussi de rangement pour les habits de travail. Et les chambres au-dessus étaient juste assez grandes pour contenir le lit et une tablette de toilette, sa cuvette et son broc. Depuis ces temps-là, divers aménagements avaient rendu la maison confortable, mais chaque intervenant s'était ingénié à sauvegarder le charme et l'esprit des lieux.

Autrefois, pendant l'été, le bac en provenance de La Rochelle déversait une poignée de touristes privilégiés se mêlant intimement à la population, amoureux de cette vie simple dans les petites maisons sans confort bordées de roses trémières où les filets de traîne séchaient le long des murs. Ils se précipitaient aux retours de pêche et achetaient directement aux bateaux des rougets barbets luisants, des bars à l'œil encore vif et des homards. Ils allaient dans la vase ramasser les coques, guettaient les bouquets sous les banches, arpentaient les chemins en vélo et dansaient dans les bals du 14 Juillet avec les villageois. Bref, ils vivaient comme ceux d'ici, trop heureux de s'immerger dans cet univers inconnu des grandes villes.

Puis les paysans avaient peu à peu abandonné leurs maisons, leurs enfants n'avaient pas voulu

hériter de leur savoir-faire et endosser leur sagesse de vie. L'hiver, les jours étaient trop rudes, scandés de tempêtes, de naufrages, de vimaires de plus en plus importantes au fur et mesure que les rhétais enfermaient des lais de mer pour agrandir leurs marais salants. Il fallait défendre son territoire et réparer à la hâte les brèches des digues avec l'argile bleue du sous-sol, vaincre la mer, et replanter l'orge, le blé et les vignes arrachés par l'eau et le vent. Alors, petit à petit, dès qu'ils le pouvaient, les Rhétais désertaient. Les touristes s'étaient peu à peu approprié leurs maisons, succombant aux échos d'authenticité qui vibraient encore ici, comme une idée de France profonde dans ce qu'elle a d'éternel. Le pont avait achevé la mutation de l'île, rendant inévitable un accès de masse, quasi étouffant pendant quelques semaines, l'été. En dehors de ces moments d'hystérie collective, l'île retrouvait un peu de son charme d'antan et les nouveaux Îliens le dégustaient avec nostalgie, comme on goûte un bonheur fragile et menacé.

Clémentine, la mère de Vincent avait hérité de cette maison, après la mort de sa grand-mère, qui la tenait elle-même d'un ancêtre ingénieur hydrographe ayant contribué à l'édification du Phare des Baleines. Amoureux tout à la fois d'une fille du pays, et des côtes sauvages, il avait acheté cette petite

bicoque dans laquelle il s'installait aussi souvent que possible. Comme ses aïeux, Clémentine y avait passé tous ses étés de petite fille, et ce modeste lopin de terre flanqué de sa maisonnette croulant sous les plantes grimpantes, au bout d'une venelle qui sentait la menthe et le romarin, était devenu son éden. Ils y habitaient depuis leur retraite pendant les beaux jours et y séjournèrent au fil du temps presque toute l'année.

Camille avait trouvé un peu gênant de s'abandonner dans une chambre mitoyenne de celle de ses beaux-parents, derrière une cloison qui n'étouffait rien des ronflements de la sieste de son beau-père. Son mari en avait ri, il adorait les situations burlesques. Elle avait fini par se laisser contaminer et avait tiré de leurs ébats silencieux, cet après-midi-là, un plaisir sauvage qui lui tordait encore le ventre quand elle l'évoquait. S'ils avaient fait un enfant ce jour-là, on pourrait dire qu'il serait le fruit du désir et de «l'amour-en-douce», un peu comme lorsqu'ils étaient plus jeunes et qu'ils vivaient leur sexualité sous le regard allusif de leur famille, comme un merveilleux fruit défendu !

Elle souhaitait ardemment une grande famille. Vincent avait longuement hésité avant d'y consentir.

Vincent avait ses raisons.

Mais elle voulait les lui faire oublier, l'emporter vers la vie avec candeur, l'immerger dans les lendemains confiants d'une maison pleine d'enfants. Et puis, ils n'étaient plus tout jeunes, et elle avait conscience que sa fertilité déclinait déjà.

Installée seule au bout du banc du Bûcheron, elle pensa à nouveau à l'enfant qu'ils avaient peut-être fait, lui envoya ce message de force et de sérénité qu'elle avait capté là, dans la puissance du courant. Puis descendit ses bras et sa jambe gauche en soufflant et se caressa le ventre. Elle sentit ses rondeurs, sa peau était douce, ses muscles fermes.

Elle marcha lentement vers lui et s'assit sur la lande tiède à ses côtés. Elle le regardait s'enthousiasmer quand l'hameçon frétillait, il criait « poisson ! » puis ramenait sa ligne et décrochait la trop petite prise, qu'il remettait à l'eau pour sauver son honneur de pêcheur. Il avait fini par poser sa ligne et ils étaient restés assis là, au milieu des oyats, des euphorbes et des chardons bleus, devant la dune désormais protégée de grillages.

Ils traîneraient un peu dans la mollesse de cette fin de journée sans se préoccuper du dîner. Ce soir, ils avaient invité Éric et Clémentine, les parents de Vincent, à partager un plateau d'huîtres chez un ostréiculteur qui reçoit pour une dégustation sur une petite terrasse avec vue sur le Fier d'Ars, au milieu de

son élevage. On s'installe à la bonne franquette, on attend des heures, mais c'est un lieu divin, où, quand on a enfin son assiette d'huîtres devant soi, et que le soleil se couche sur l'horizon, dardant le magique rayon vert pour qui sait le voir, alors, on est, à cet endroit précis, le roi du monde.

Elle n'aimait pas beaucoup les huîtres, Camille, et surtout, dès le désir de grossesse, elle s'interdisait de manger de la chair animale crue, pour éviter toute contamination, mais elle adorait l'endroit. Discrètement, sans donner l'alerte à sa belle-famille — les familles comprennent immédiatement le message d'une jeune femme qui ne mange plus de cru et ne boit plus d'alcool — elle ne prendrait que des crevettes et du pain noir tartiné de beurre salé.

Le soir venu, ils s'étaient glissés tous les quatre sur les bancs de bois, devant les tables bancales, tachées d'eau de mer et du gras des tartines. Vincent, était allé faire la queue pour passer la commande d'huîtres. Ses parents menaient la conversation et ils redirent à Camille, combien ils avaient été heureux de les avoir tous les deux quelques jours en vacances dans ces lieux qui étaient pour eux le terreau bienfaisant où ils puisaient dans toutes les vibrations de la petite île une sorte de renouveau. Ils sentaient qu'elle aussi y était bien et ils prenaient grand plaisir à cette communion

avec elle, nouvelle venue dans leur famille, dans ces endroits qui leur étaient si nécessaires.

Vincent revint triomphant, portant sur un plateau une assiette de petites crevettes grises, des tartines de pain de seigle et une bouteille de Royal, le vin blanc de l'île de Ré, qui permettraient d'attendre l'arrivée des coquillages. Passa avec des contorsions ses grandes jambes sous la table, s'assit enfin, regardant le clocher d'Ars au loin, les clapotis de l'eau qui remonte dans le Fier, la ligne des nuages rejoignant la mer sur l'horizon, ses parents, sa femme. Il entoura de son bras les épaules de Camille, heureux du moment harmonieux et bienfaisant. Les deux couples étaient face à face.

Dans une quiétude apparente par ce soleil couchant de fin d'été.

Dans cette impression de flottement et de vacuité que prend quelquefois le fil des jours, en vacances.

Et pourtant, de même que, sous l'eau dormante, rien n'est jamais vraiment calme...

À l'intérieur du ventre de la jeune femme, une force irrépressible, incontournable, magique, suit

dans un déterminisme parfait le chemin qui mène à la fabrication du petit d'homme. Mais, à tout moment, il faut éviter les erreurs, déjouer les fausses routes qui mèneraient à sa perte. Chaque seconde, il se passe quelque chose, selon un protocole ordonné mais si fragile, qu'il peut, à tout moment, basculer dans le néant.

Dans les tripes du vieil homme, la guerre cellulaire qui conduit à la mort se joue à bas bruit. Le combat est inégal et les mutants sont devenus sourds aux ordres d'harmonie. Devenus fous dans leur progression, ils essaient anarchiquement de gagner du terrain. Mais l'homme jouit d'une puissance vitale remarquable et absorbe le choc sans sourciller, insensible à ce qui se trame, n'offrant pas encore aux médecins l'occasion d'identifier et de commenter la bataille.

Et dans la tête du jeune homme, en permanence, comme une musique répétitive et obsédante, la terrifiante conscience d'un danger pour la Terre, d'une fin du monde possible.

Une lancinante menace cosmique.

Recensée sous la nomenclature 2004LB9.